

Putain d'usine de Jean-Pierre Levaray
éditions Agone

extraits

http://www.fnac.com/Shelf/article.asp?PRID=1667496&OrderInSession=1&Mn=3&SID=be6bfb9f-5a70-e777-8d57-f9d5d900e46f&TTL=020520061851&Origin=fnac_yahoo_home&Ra=-1&To=0&Nu=1&UID=113CD984B-5E93-DD17-6DEC-CD350F52FDEC&Fr=0

p23

J'énonce nos revendications et les collègues ensuite prennent la parole. Là, c'est fort : quand, malgré le vernis qui les recouvre, nos patrons doivent écouter leurs salariés. Ceux qu'ils ne veulent pas connaître ; ceux qui ne représentent à leurs yeux qu'une masse salariale, un coût fixe qu'il faut réduire ; ceux dont ils se passeraient bien. Des robots, ce serait tellement plus simple ...

p48

Maintenant, la direction fait la chasse à l'alcool dans l'usine, avec l'aide du médecin du travail, et les gardiens doivent surveiller si l'alcool entre dans l'enceinte de l'établissement ... En théorie, car rien n'est fait. L'alcool, l'apéro notamment, sert de soupape sociale. L'alcool sert à accepter son sort. C'est un secret de polichinelle que l'alcool entre dans l'usine (comme les téléviseurs), ce qui représente un intérêt pour la direction : comment l'ouvrir, comment revendiquer quand on sait qu'on est en faute et qu'on peut se faire pincer ?

p70

Plutôt que de demander des améliorations des conditions de travail, d'assainissement, ils [les salariés] préfèrent demander du fric. Après tout, ce sont eux qui décident et puis, l'un n'empêche pas l'autre, plus tard.

p81

Gagner son pain à la sueur de son front, ou n'être reconnu par le système que par ce que l'on produit, n'est qu'une conception bourgeoise, chrétienne, marxiste, bureaucrate syndicale. La vie est ailleurs.

p98

Les "vieux" citent des plans [sociaux] antérieurs qui accordaient la préretraite dès cinquante deux ans ...

p152

On se rend vers ce bureau. On y trouve là encore plein de vigiles.

Un manifestant ouvre la porte, gentiment, en y mettant les formes ... Mais il n'y a personne dans ce bureau. La vitre est brisée : Desmarets s'est sauvé par la fenêtre, que ses sbires ont cassée pour qu'il passe. On n'y croit pas. "Dommage que la salle de conférences ne soit pas en haut de la tour." dit un type près de moi.

Tout le monde est abasourdi, choqué, devant la fuite du PDG. Qu'un patron d'une des plus grosses multinationales se défile devant ses responsabilités, les gars n'ont encore jamais entendu parler d'une telle dérobade.

Les spéculations sur cette action d'éclat vont bon train : soit il a peur des ouvriers, ce qui ne serait pas impossible ; soit il ne veut pas rencontrer la plèbe parce qu'il se sent au-dessus d'elle, patron de droit divin qui, s'il pouvait se passer des ouvriers, en serait satisfait ; ou peut-être son cas relève-t-il d'une phobie, d'un problème psychologique ...

p169

C'est clair que nos cadres ne sont que les caisses de résonance de la direction : ils sont payés pour ça. Dans ces réunions de travail on entend ces phrases (j'ai mes oreilles) :

"Ce plan va sauver la boîte", On a des patrons sociaux, sinon la boîte serait fermée depuis longtemps", Tant pis si on sacrifie des emplois, l'essentiel c'est de sauver l'usine"

...

p169

Un plan social quasi permanent, c'est une garantie de paix sociale, même si, à son annonce, quelques mouvements se déclenchent. **Les salariés se retrouvent toujours dans la situation du hérisson qui se met en boule pour se protéger, mais pas en position de se battre.**

p171

Depuis plus de vingt ans, les patrons et l'Etat mènent le combat, et, hormis quelques sursauts, on perd tout le temps. Ils ont bien compris comment nous tenir : par la peur, l'individualisme, le repli sur soi, et avec la seule perspective de pouvoir, quand même, consommer. Notre servitude volontaire se fait au prix d'une nouvelle bagnole ou d'un lecteur DVD. Il faudra bien arriver à changer ça, sous peine d'en crever, tous.

p177

C'est toujours pareil : chaque plan est lié à un fait extérieur, que ce soit l'accident de Toulouse, la casse d'une grosse machine à Waziers, ou le marché. **Ce n'est jamais leur faute.**

p177

Lorsque, par hasard, les administrateurs se risquent à parler, ils le font à voix basse, avec comme un sentiment de vassalité. Un mélange bizarre de connivence (ils se connaissent très bien) et de respect de la hiérarchie (c'est le PDG qui commande). Chaque phrase commence par "Monsieur le président", alors que ce dernier les appelle par leurs prénoms. Dominique intervient par deux fois sur le plan social, ce qui donne du relief à cette réunion bien terne.

p190

Parce que c'est dans nos attributions, que ça fait partie du jeu, les délégués exigent qu'une expertise soit faite, pour prouver qu'on aurait pu garder des emplois. Cela ne sert vraiment qu'à retarder un peu les échéances, car la direction l'a déjà pris en compte dans son timing.

p199

"Moi aussi je vais partir avec le plan et, d'un côté, je suis content de quitter ce boulot qui se détériore, ces conditions de travail qui s'aggravent. Quitter cette putain d'usine, c'est plutôt une libération. Mais en même temps, je n'ai pas envie de partir sans qu'on se batte pour ceux qui vont rester, parce que je vois bien la situation dans laquelle on va les laisser et ça va être affreux." Lorsqu'il se tait, quelques uns applaudissent. Il a les larmes aux yeux.

p210

En même temps que Denis a appris qu'il allait pouvoir partir en préretraite, le spécialiste qui lui avait demandé de faire des examens plus approfondis lui annonce qu'il a un cancer de la plèvre, sans doute dû à des années de travail dans une atmosphère chargée en amiante.

p214

Les réactions sont irrationnelles : les copains bossent en traînant les pieds, n'effectuant plus certaines tâches, disent : "A quoi bon le faire puisqu'on arrête la semaine prochaine ?" Ils envoient chier la hiérarchie, cassent du matériel, récupèrent des outils qui traînent... et, en même temps, ils continuent à venir et à être ensemble. Une certaine

amitié, sans doute, ou la volonté de faire bloc, de garder ce sentiment d'appartenir à une communauté face à l'adversité ...

p218

Il y a toutes ces choses mises bout à bout qui font qu'un plan de restructuration, quel qu'il soit, est toujours dramatique et difficile à vivre.

p219

"J'ai l'impression de me faire jeter. J'aurais voulu que ce soit moi qui décide de partir. Cette fois encore, ce sont les patrons qui gagnent. J'ai l'impression de ne pas avoir eu mon mot à dire."

Paulo se tait, me tend un verre pour que nous trinquions."Tu sais, j'aurais voulu les conduire devant les prud'hommes ou je ne sais où, pour les emmerder jusqu'au bout. C'est pas normal qu'ils s'en sortent si bien après tout ce qu'ils nous fait endurer."